

CRISTINA BOIDARD BOISSON

UNIVERSIDAD DE CÁDIZ

Le silence des femmes
dans le recueil de nouvelles
Femmes d'Alger dans leur appartement
d'Assia Djébar

1 Le silence imposé

Le silence dans l'univers féminin au Maghreb est un sujet extrêmement commun dans la littérature francophone aussi bien masculine que féminine et met en relief les restrictions auxquelles est soumise la femme dans les sociétés en question¹, encore aujourd'hui quoique d'une façon de moins en moins accusée. Comme chacun sait, l'interprétation du Coran et la tradition islamique veulent que la femme soit silencieuse car la langue appartient au père. C'est une mutilation qui s'ajoute à toutes les autres (Djébar, 1980 : 158)² ou un *voile métaphorique* (Segarra, 1997 : 85). Les femmes ne parlent pas en présence de l'homme. La communication orale est limitée aux bavardages entre femmes et, le plus souvent, sous forme de chuchotements.

Le recueil choisi nous semble pertinent dans le cadre d'un travail centré sur le silence féminin au Maghreb car Assia Djébar y présente un *trajet d'écoute* (Djébar, 1980 : 7) sur la vie des femmes

1 Nous pensons, par exemple, à la situation dénoncée par Rachid Boudjedra, voir Boudjedra, Rachid. *La Répudiation* (1969) Paris, Denoël.

2 Les numéros de pages sont ceux de l'édition de 1997.

algériennes de 1958 à 1978. Cette période historique a été fondamentale pour l'histoire du pays puisqu'elle couvre la guerre d'Indépendance, la signature des accords d'Évian (le 18 mars 1962) et 16 années d'Indépendance. Cela constitue une période suffisamment longue pour analyser le statut de la femme algérienne et nous constatons que l'auteur dénonce les abus, l'immobilisme et l'inégalité des sexes, en grande partie due à la loi du silence imposée à la femme.

2 Lutter envers et contre tout(s): parler en tant que femme

Il est de notoriété publique que la vie et l'oeuvre d'Assia Djébar sont placées sous le signe de la lutte et de la transgression. Dans un milieu islamique où le silence et la discrétion de la femme sont de rigueur, elle a l'audace et le courage de prendre la parole et d'écrire; et, qui plus est, elle commet une nouvelle insubordination qui brave les injonctions du Coran, en écrivant souvent à la première personne, bannie du langage social puisque l'individu n'existe pas en tant que tel mais seulement en tant que membre de la communauté. Donc parler, c'est-à-dire littéralement rompre le silence imposé, parler aux femmes et des femmes constitue l'offense majeure, comme elle l'affirme dans *l'Ouverture* du recueil de nouvelles *Femmes d'Alger dans leur appartement*:

Depuis dix ans au moins —par suite sans doute de mon propre silence, par à-coups, de femme arabe—, je ressens combien parler sur ce terrain devient (sauf pour les porte-parole et les « spécialistes ») d'une façon ou d'une autre une transgression. (id. : 8)

En résumé, être femme, arabe, et parler des femmes, et avec les femmes, les écouter et enregistrer cette parole interdite revient à enfreindre les usages de l'Islam au plus haut point et que dire, alors, du fait de donner littéralement la parole aux femmes qu'elle interviewe pour son film *La Nouba des femmes sur le Mont Chenoua* réalisé en 1978.

Notons que l'auteur, qui s'interroge sur la féminité dans les années 70 veut essentiellement dénoncer les formes d'exclusion et démontrer la spécificité de l'être femme, l'important étant de dénoncer les abus et de rejeter le carcan de la culture patriarcale.

3 Montrer le vécu découlant du silence imposé

Tout au long des nouvelles du recueil, Djébar va brosser une fresque impressionnante consacrée aux femmes maghrébines, à la vie qu'elles doivent affronter dans le quotidien, c'est à dire en tant qu'individus dans le milieu familial.

Si la petite fille jouit d'une certaine liberté³ tout en étant chargée d'aider la mère et de servir ses frères, les choses empirent avec les années. Pour la jeune fille, la préservation de la virginité est primordiale car que la femme n'existant pas en tant qu'individu, elle n'est pas maîtresse de son corps uniquement destiné à être utilisé par l'homme ; elle est donc réduite à un objet sexuel. Cette conservation de l'hymen, une question d'honneur, est tellement ancrée dans les mœurs que les femmes elles-mêmes emploient ce vocable comme synonyme de « mariage » : « la maison doit s'ouvrir aux autres, pour un deuil ou pour un hymen dans la tribu » (id. : 86). Lorsque la demande en mariage arrive, la jeune fille ne peut être vue par sa future famille mais doit cependant être présente pour donner son consentement. En effet, « le oui que le père doit demander à sa fille —le Coran lui en faisant l'obligation— est presque partout (dans l'aire musulmane) ingénieusement étouffé » (id. : 158). Comme la jeune fille ne peut être vue à découvert, elle doit faire passer sa réponse par l'intermédiaire d'un représentant mâle, qui donnera la réponse qui convient. En outre, on considère que, par pudeur, la jeune fille peut donner son consentement sous forme de silence ou de larmes (ibid.). Ce silence ingénieusement

3 Liberté parfois teintée de drame : nous pensons à une petite fille de onze ans qui vient à la consultation car elle pense que son visage a jauni et que cela signifie qu'elle a perdu sa « dignité », c'est-à-dire sa virginité, à force d'entendre sa marâtre le lui souhaiter. Voir Mokkedem, Malika (1993) *L'Interdite*, Paris, Grasset, pp. 125-126.

obtenu signifie consentement à la soumission. Autant dire que l'homme, dans ce cas le patriarche, organise impunément la vie de la femme au gré du désir du futur époux. La socialisation fondée sur la parenté et la prohibition de l'inceste conduit les hommes à exercer le contrôle sur la fécondité des femmes. Le mariage est en général imposé par le père ou le frère. Le refus de la femme concernée est inutile mais notons que le discours d'Assia Djébar est fondamental dans le sens qu'il met en scène des femmes conscientes d'une réalité qu'elles analysent. Dans la nouvelle « Il n'y a pas d'exil » une jeune mère, divorcée, qui a perdu ses deux enfants et qu'on veut remarier, affirme :

Je connaissais déjà mon rôle pour l'avoir déjà joué; rester ainsi muette, paupières baissées et me laisser examiner avec patience jusqu'à la fin: c'était simple. Tout est simple, avant, pour une fille qu'on va marier. (id. : 80)

D'autres cas sont dramatiques, tel celui d'une enfant qui a été donnée en mariage en échange de deux litres de bière par son père légionnaire : « On me fardait à treize ans, on m'épilait les sourcils, le aisselles, le pubis, on me mettait des paillettes sur le front, sur les pommettes, on m'achetait des mules brodées » (id. : 50) ; orpheline de mère, elle est emportée alors que « les tantes pleuraient, elles disaient que l'aïeule vivante, le père n'aurait jamais osé » (ibid.).

La vie de femme mariée commence dans la souffrance. La nuit de noces, la nuit du sang, (id. : 154), a la brutalité du viol puisque la défloration doit être violente selon les usages qui imposent de montrer rapidement le linge souillé de sang à la famille qui attend derrière la porte⁴. Pour Assia Djébar, elle constitue « une

4 Même dans des romans mettant en scène des couples évolués, le problème persiste ; la tradition exerce une telle pression que l'héroïne d'*Agave*, par exemple, est victime de la tension que produit l'attente de la famille et finit par demander à son mari d'en finir au plus vite, ce qui fera presque échouer leur vie de couple. Voir Djabali, Hawa (1983) *Agave*. Paris: Publisud.

plaie vive [qui] s'inscrit sur le corps de la femme par le biais de l'assomption d'une virginité qu'on déflöre rageusement et dont le mariage consacre trivialement le martyre » (id. : 154).

Le silence est l'acceptation d'une structure patriarcale qui limite le rôle de la femme à celui d'épouse, rôle régi par un seul principe: celui de la soumission au mari, au père, au frère, à l'homme enfin. Il faut déchausser l'époux (id. : 95) ; il faut servir les hommes de la maison et la soumission va jusqu'à l'acceptation de la violence conjugale. À cet égard, le récit de vie d'une arrière-grand-mère, dans la nouvelle « *Nostalgie de la Horde* » est éclairant; elle fut une jeune épousée de 12 ans « ne sachant rien faire: ni pétrir le pain, ni tourner le tamis pour le couscous... et aucune notion du travail de la laine! Or, que vaut une femme qui ne sait travailler la laine? » (id. : 135). Elle est battue et presque éborgnée par son mari. Elle pleure de tristesse toute la nuit mais sans bruit pour ne pas le réveiller (id. : 138).

Le silence signifie aussi l'acceptation de l'évaluation de la femme en fonction de la maternité qui, de ce fait, revêt un caractère obligatoire. Le sang de la maternité rejoint celui de la défloration, début de la souffrance, la vie de femme étant faite « pour enfanter et pour pleurer car la vie ne vient jamais seule pour une femme, la mort est toujours derrière elle, furtive, rapide, et elle sourit aux mères... » (id. : 82).

La femme doit enfanter car elle est considérée comme un objet procréatif ; la décision en ce qui concerne le moment et le rythme des maternités est impossible car elle n'a ni le droit ni les moyens d'éviter les grossesses. Si la maternité implique toujours une dissolution d'identité pour la mère, dans la société algérienne et maghrébine en général, ce phénomène s'accroît puisque la femme est évaluée en fonction du nombre d'enfants qu'elle met au monde. En effet, les enfants constituent un enjeu de pouvoir puisqu'ils sont une force potentielle de travail. La dissolution est complète lorsque la présence d'autres épouses établit une sorte de rivalité de « production » car celle qui a le plus d'enfants est valorisée au dessus des autres. La femme est donc obligée de démontrer constamment sa fécondité. Dans le recueil, Sarah se souvient de sa mère qui n'a eu qu'un enfant, une fille, ce qui lui a

fait craindre la répudiation durant toute sa vie (id. : 58). Car la fonction reproductrice est sous-évaluée si naissent des filles. Les réactions sont agressives, même de la part des femmes, telle une belle-soeur qui « s'était mise à maudire le sort de l'accouchée: -Une fille! Tu nous donnes une fille!...tout juste bonne pour une race d'esclaves!... » (id : 142). Dans la nouvelle « Femme d'Alger dans leur appartement », le récit des maternités de la femme du hazah va dans le même sens: « À sa quarantième année et à sa douzième grossesse, dont une fausse couche, Allah, qu'il soit béni, lui avait enfin accordé le garçon rêvé » (id. : 16). L'enfant de sexe masculin est considéré comme le seul apte à assurer l'avenir matériel de ses géniteurs. Cet argument est employé pour dissuader un homme de dépenser toutes ses économies en faisant le pèlerinage à La Mecque, on lui dit: « -Laisse ton argent pour ta vieillesse, tu n'as même pas de fils! » (id. : 140). La seule consolation d'Aïcha la répudiée est son fils Amine (id. : 91).

Par ailleurs, si le rôle conjugal est non-valorisant, l'exclusion est pire. Selon les normes de la société islamique, la femme sans descendance ou celle qui n'a que des filles, vit dans la peur de la répudiation qui signifie pauvreté et soucis matériels. La stérilité est donc une malédiction. Dans ce sens, le récit des « noces d'amertume » (id. :106) d'Aïcha la répudiée est révélateur:

Le huitième jour à peine de noces. Il ricana, puis cracha sur elle. [...] Il la répudia deux mois après. Elle demeura chez sa belle-mère, une sexagénaire qui se plaignait de ses malheurs. Qui l'aida à accoucher. (id. : 106)

Dans le récit principal traitant de l'époque de 1978, la porteuse d'eau décrit l'attitude malveillante et dénigrante de ses belles-soeurs « [la] tâtant chaque matin » et demandant « quand se décidera-t-elle à être grosse, celle-là? » (id. : 52). Fuir la pauvreté, la méchanceté et l'exploitation comme elle l'a fait, n'est pas exempt d'obstacles : jeune mariée dans une ferme où vivent sur le sol des enfants au ventre ballonné avec des mouches dans les yeux, elle fuit l'agressivité de ses belles-soeurs. Elle s'enfuit, arrive dans une petite ville, passe deux ans à tisser des tapis, tout en servant une matrone

le soir, puis cinq ou dix ans comme prostituée. Enfin, elle devient porteuse d'eau dans un hammam. Elle résume son par la formule: *Je suis— qui suis-je?— je suis l'exclue* (id. :53).

Le premier stade identitaire est celui de la connaissance et du contrôle de son corps puisque c'est dans ce domaine que la femme doit commencer à exercer sa liberté. Dans le contexte qui nous concerne, force est de constater que la femme n'est pas à même de contrôler son corps à cause de la répression sexuelle qu'elle subit. Le point d'ancrage de la domination masculine est donc le corps féminin qui existe uniquement en fonction de l'usage qu'en fait l'homme. Dans la tradition islamique, l'inattention au corps est une preuve de désintérêt envers l'esprit. Le corps fait donc l'objet de préceptes. Il est le siège du plaisir et aussi de l'impureté. En outre, le corps féminin est un microcosme de l'oeuvre de Dieu, d'où son poids et son caractère hautement conflictuel. La femme, pure et impure à la fois, possède un ascendant sur l'homme qui, à son tour, a peur de perdre sa pureté à cause de la femme qui devient le lieu du désordre, du refoulé. Elle risque de perturber l'ordre établi, donc il est nécessaire de contrôler le corps féminin par la réclusion domestique. La répression sexuelle conduit donc à la claustration. Les témoignages à ce sujet sont nombreux dans *Femmes d'Alger dans leur appartement*: « Si toi, tu as connu la prison, moi je l'ai connue aussi, mais ici même, dans cette maison que tu trouves merveilleuse » (id. : 133). Dans les cas extrêmes, les femmes ne peuvent souvent sortir que pour aller au bain. Cette réclusion s'est aggravée pendant la colonisation ressentie comme un viol. Les femmes, traditionnellement chargées de conserver l'héritage du passé, (passé qui servait de protection contre le présent aliénant) ont été particulièrement protégées et isolées pendant cette période. C'était la manière de conserver l'intégrité. Dans la postface, Assia Djebar qualifie ce phénomène de « hantise paranoïaque de l'homme dépossédé » (id. : 153).

Le temps n'a guère fait changer la situation puisque dans un récit de 1978, Baya, Sarah et Anne observent dans le bain public « d'autres femmes, muettes, [qui] se dévisagent à travers les vapeurs: ce sont celles qu'on enferme des mois ou des années, sauf pour le bain » (id. : 40). La situation est pire pour les épouses

d'hommes riches qui font construire un hammam chez eux: elles ne peuvent plus sortir (id. : 165).

Si la femme veut circuler dans l'espace réservé aux hommes, elle doit occulter son corps sous un voile car il lui faut éviter à tout prix d'être regardée. Selon la tradition islamique, le regard de l'homme est synonyme d'agression, de déshonneur et même de viol. L'homme peut s'approprier la femme par le regard et donc détruire l'honneur des hommes de sa famille qui, seuls, ont la prérogative de pouvoir la regarder:

Il suffit d'un rien [...] pour que les autres yeux du corps (seins, sexe et nombril) risquent à leur tour d'être exposés, dévisagés. C'en est fini pour les hommes, gardiens vulnérables: c'est leur nuit, leur malheur, leur déshonneur. (id. : 151)

Le corps de la femme doit être une forteresse inviolable donc il faut le voiler. Le port du voile a aussi un effet secondaire: celui de plonger la femme dans une sorte d'anonymat. Le voile uniformise tellement les femmes qu'il donne lieu à des descriptions métonymiques, désignant les femmes par leurs voiles telle une « étendue mouvante de voiles blancs » (id. : 129) assistant à un meeting du début de l'Indépendance ou une « curiosité de voiles blancs s'affairant autour d' [Aïcha] » (id. : 86). Comme l'affirme Assia Djebar, le port du voile présente cependant une certaine ambiguïté puisqu'il permet une relative liberté de circuler, et vaut mieux que la réclusion pure et simple (id. : 165).

La tradition islamique interdit aussi le regard de la femme vers l'extérieur. La jeune fille doit toujours avoir les yeux baissés et la femme ne doit pas regarder directement. Assia Djebar revendique le droit au regard, aussi bien vers l'extérieur que le regard de la femme sur elle-même. Le voile permet de ne pas être vue et de voir relativement. L'auteur considère que le voile permet à la femme « d'être à son tour voleuse possible dans l'espace masculin » (id. : 151). Elle explique ironiquement toutes les modalités permises suivant les « Largesses du libéralisme » (ibid.): éborgnée ou regardant de ses deux yeux grâce à la voilette. Ce timide regard féminin vers l'extérieur, ce droit inaliénable est perçu comme une

menace par les hommes. Et c'est de nouveau le cercle vicieux car seul le regard vers l'extérieur peut permettre à la femme d'effectuer son parcours identitaire: à force de regarder, elle finira par « se voir elle-même, avec son propre regard, sans voile enfin... » (id. : 57).

La nuit du silence et la soumission se matérialisent comme la négation d'un statut social digne pour la femme. Pour l'auteur, la revendication du droit au regard est étroitement liée à celle de la parole. La femme veut regarder et parler, abandonner le silence, c'est-à-dire être sujet et non objet du discours. Elle veut s'assumer, abandonner la passivité qu'on lui impose. Assia Djebar rejette un statut social qui conduit à la répression au niveau de l'éducation et de l'acquisition de savoirs. L'Indépendance, rupture générale pour le pays, n'a pas entamé les convictions patriarcales selon lesquelles la femme, objet sexuel et procréatif, est considérée comme inférieure et dénuée de capacité intellectuelle; un exemple très clair se trouve dans la nouvelle qui donne son nom au volume : les trois filles « d'avant l'indépendance », c'est-à-dire nées avant l'incarcération du père, posent des problèmes :

L'aînée, vingt-quatre ans, pratiquait le judo depuis son adolescence, s'obstinait en outre à ne sortir qu'en pantalon (seule explication par ailleurs au manque persistant de demandes en mariage sérieuses). La seconde, à vingt-deux ans, terminait à l'Université une licence ès sciences naturelles (et le père, en déambulant au-dehors, tentait de comprendre le rapport existant entre les sciences naturelles et un cerveau féminin mais n'osait pas en parler [...]). La troisième, enfin, Sonia [...] occupait tous ses loisirs à des entraînements d'athlétisme. Elle a récemment décidé de devenir professeur d'éducation physique. (id. : 16)

Citons un autre cas, celui de Nadjia obligée par son père à interrompre ses études pendant les deux dernières années de guerre et qui veut absolument les reprendre, « aller en ville et travailler, être institutrice ou étudiante, n'importe mais travailler» (id. : 133). Selon la narratrice, cela va créer un problème familial car « une femme honorable ne travaille pas hors de la maison » (id. : 76). Donc le partage des rôles est simple: la seule dimension sociale est

celle du statut d'épouse et de mère.

4 Après la guerre, le silence

Dans ce recueil, Assia Djebar décrit l'impact de la Guerre d'Algérie qui a été une étape cruciale pour toutes les femmes. Pour les femmes emmurées par la tradition, cela a signifié un surcroît de douleur car elles se retrouvent souvent veuves ou sans fils, donc sans ressources :

La plus vieille a vu tomber dans la courette de sa propre maison, sous les torches, son époux de cinquante ans et ses deux fils. L'époux, vigueur d'un lion tranquille. Les fils, hommes faits, appuyés qu'elle croyait s'assurer pour sa vieillesse. (id. : 88)

Les mères souffrent : « Voix de toutes les mères muettes d'impuissance, qui contemplant le malheur des descendance... » (id. : 96). Souffrance accrue de ces femmes dont « la destinée avait toujours été d'être les oreilles et les murmures de la ville, dont la vocation avait été de s'accroupir aux pieds à déchausser de l'époux rentrant le soir et qui, pour la plupart, n'avaient plus à déchausser que l'angoisse » (id. : 95). Pour nombre d'entre elles, la guerre a signifié le début de la lutte et une prise de conscience, tel le leitmotiv, la petite phrase significative d'Aïcha « Je n'ai ni loi ni maître » (id. : 95). À cette prise de conscience individuelle, ajoutons celle des femmes en général et soulignons l'importance du NOUS prononcé par Hafça, un NOUS de solidarité et d'union. Car la narratrice se demande si ce « mot désignait nous deux seules, et non pas plutôt les autres femmes, toutes les femmes de notre pays » (id. : 84). Et surtout, ces sept années de guerre avec ce qu'elles ont signifié de souffrance, d'années de prison pour nombre d'entre elles, doivent servir à quelque chose, doivent changer leur vie. C'est ce que revendique Nadja, larmes aux yeux :

Non! [...] Papoter, manger des gâteaux, s'empiffrer en attendant le lendemain, est-ce pour cela qu'il y a eu deuil et sang? Non, je ne l'admets pas... Moi, je croyais, vois-tu, que tout cela changerait, qu'autre chose viendrait, que... (id. : 134)

Les femmes ont été les égales de l'homme lorsqu'il s'est agi de lutter pour obtenir l'Indépendance. Elles ont eu un rôle non négligeable. Assia Djebar fait un récit impressionnant de leur courage et de leur souffrance:

On photographiait dans les rues vos corps dévêtus, vos bras vengeurs, devant les chars... On souffrait pour vos jambes écartelées par des soldats violeurs. Les poètes consacrés vous évoquaient ainsi dans des diwans lyriques. Vos yeux révoltés... quoi... Vos corps utilisés en morceaux, en tout petits morceaux... (id. : 54)

ou encore:

En fait, elles ont sorti ces bombes comme si elles sortaient leurs propres seins, et ces grenades ont éclaté contre elles, tout contre.

Certaines d'entre elles se sont retrouvées sexes électrocutés, écorchés par la torture. (id. : 163)

Elles ont payé de leur sang leur droit d'être les égales de l'homme mais leur espérance a été déçue. Assia Djebar se penche sur les corps et les esprits meurtris par la guerre. Sarah a une « cicatrice bleue au-dessus d'un sein qui se prolongeait jusqu'à l'abdomen » (id. : 55). La description de Leila, devenue stérile, est celle d'un corps décharné, aux bras maigres, aux poignets d'enfant, à la « tête toute en angles, presque de morte » (ibid.). De même, les esprits sont meurtris : de nombreuses femmes sont restées « soi-disant vivantes, à travers prisons de fer, puis barreaux de la mémoire » (id. : 54). Sont-elles restées vraiment vivantes? Leila a des troubles psychiques irrémédiables. Elle fait des cauchemars car les cicatrices mentales restent.

Mais la souffrance la plus aiguë résulte du constat de l'immobilisme. Le lourd tribut payé n'a pas servi à faire reconnaître leurs droits. Avec le Code de la Famille, les choses ont peu avancé pour améliorer la condition de la femme. Seize ans après l'Indépendance, faire des études continue à être, très souvent, une source de conflit. Les jeunes filles veulent s'émanciper et

revendiquent de circuler dans l'espace qu'elles considèrent comme appartenant à tous, hommes et femmes. Le poids de la tradition subsiste encore pour ce qui est du mariage. Baya désire se marier mais le fiancé auquel elle tient n'est pas accepté par la famille (id. : 42). Mais surtout la fin de la claustration ne s'est pas produite :

Au volant, Sarah songe à l'entassement des enfants dans les chambres hautes, aux multiples balcons, persiennes fermées, qui ceignent le front des rues. Elle songe aux femmes cloîtrées, même pas dans un patio, seulement dans une cuisine où elles s'asseyent par terre, écrasées de confinement... (id. : 30)

Certaines femmes ont abandonné le voile avec difficulté. Mais comme elles se sentaient nues, exposées à tout « par crainte des situations nouvelles non-prévues, [elles] s'entortillent dans d'autres voiles, invisibles ceux-là, bien perceptibles pourtant » (id. : 58). Ce sont des voiles abstraits. Une autre difficulté est la solitude. Elles savent qu'elles doivent lutter seules. Il est symptomatique de voir que les personnages féminins de *Femmes d'Alger dans leur appartement* sont presque toujours seuls. Il n'y a presque pas de couples.

Les femmes algériennes se trouvent donc à la croisée des chemins. La prise de conscience a eu lieu. Elles savent mesurer avec tristesse l'ampleur du désastre qu'a été la vie de leurs aînées (id. : 59-60), ces femmes qui n'auront pas leur revanche. Elles savent ce qu'elles ne veulent pas mais n'obtiennent pas ce qu'elles revendiquent: des conditions de vie justes et dignes.

Le *trajet d'écoute* (id. : 7) que constitue *Femmes d'Alger dans leur appartement* retrace une légère amélioration de la condition de la femme algérienne. Mais à la lumière des événements des dernières années, nous pouvons nous demander si nous n'assistons pas à une perte de terrain à cause de la violence islamiste qui prend pour cibles des femmes évoluées: « des femmes victimes pour leur savoir, leur métier ou leur solidarité [...] Le récit, non le silence, ni la soumission tourbe noire; les paroles, en dépit de tout, posent jalon, avec la rage, la peine amère, et la goutte de lumière à recueillir dans l'encre de l'effroi » (Djebar, 1997 : 371). Assia

Djebar fait un acte de foi, déclare qu'il faut « écrire » les femmes et croire en l'écriture:

Après tout, quelle que soit l'approche tentée pour les écrire frémissantes, le sang —leur sang— ne sèche pas dans la langue, quelle que soit cette langue, ou le rythme, ou les mots finalement choisis. (id. : 372)

Conclusion

En définitive, la vie de la femme décrite par Djebar dans un recueil qui a marqué son époque serait comme la nuit de noces, « la nuit du sang qui est aussi la nuit du regard et du silence » (Djebar, 1980 : 154), et la nuit du sang versé dans la lutte pour l'Indépendance, sang des « femmes dehors sous la mitraille, voiles blancs que trouaient des taches de sang » (id. : 43) ; c'est-à-dire une retour injuste au carcan de la tradition d'où essaie de sortir la femme maghrébine peu à peu, et grâce au courage d'écrivaines qui annulent le silence ancestral en prenant la parole, en parlant des femmes et aux femmes et en recueillant leurs paroles. Pour que plus jamais ne se vérifie le principe selon lequel « Je me tais, donc j'existe ».

BIBLIOGRAPHIE

- DJEBAR, Assia. (1980) *Femmes d'Alger dans leur appartement*, Paris, Des femmes Antoinette Foulque (1997).
— (1997) *Oran, langue morte*, Paris, Actes Sud.
GAFAÏTI, Haïfi (1996) *Les femmes dans le roman algérien*, Paris, L'Harmattan.
SEGARRA, Marta (1997) *Leur pesant de poudre: romancières francophones du Maghreb*, L'Harmattan.

